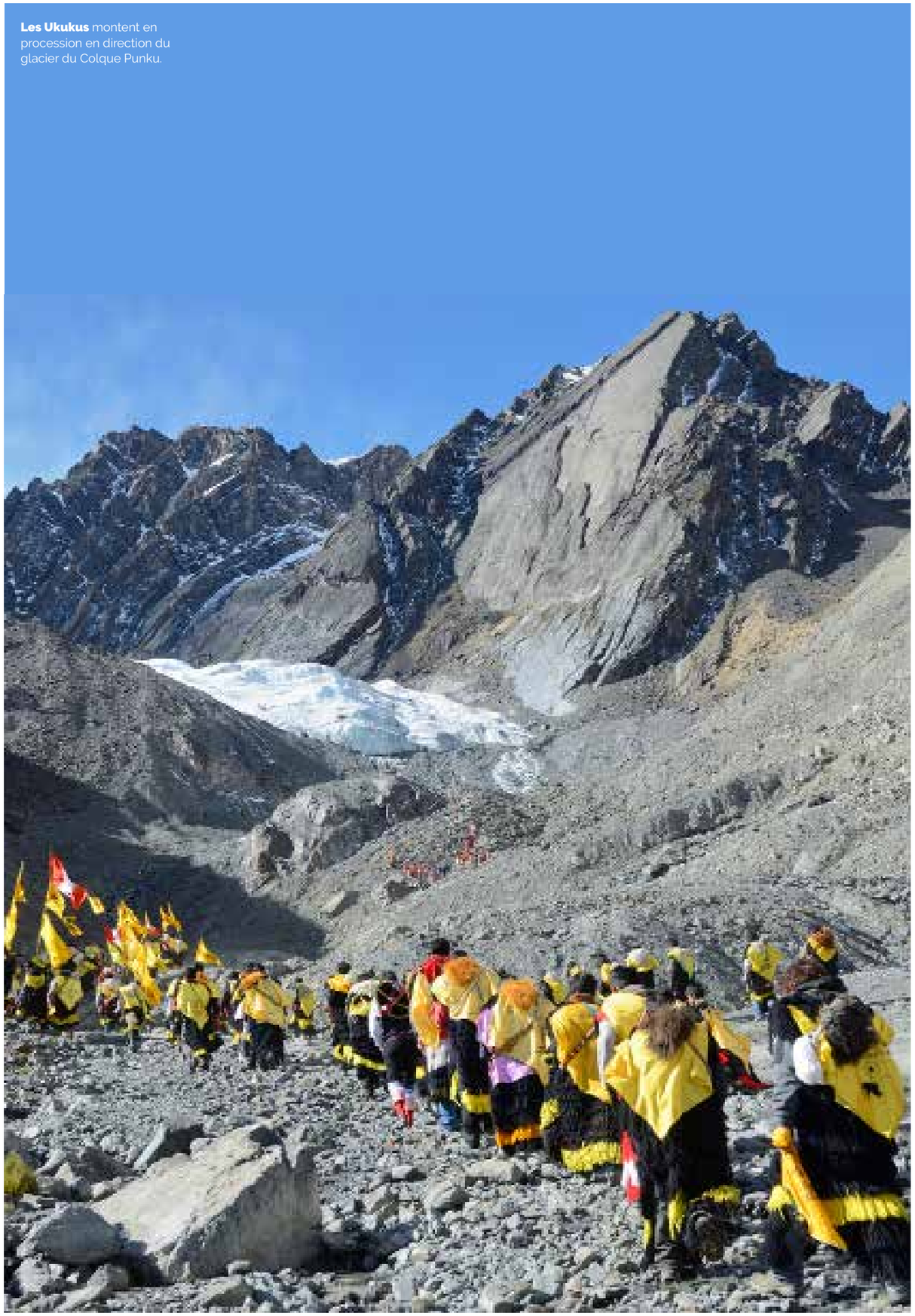

Les Ukukus montent en procession en direction du glacier du Colque Punku.

QOYLLUR RIT'I
Au Pérou, des glaciers, des dieux et des hommes

TEXTE ET PHOTOS : BERNARD FRANCOU

Chaque année, au mois de juin, dans la région de Cuzco, le pèlerinage du Qoyllur Rit'i rassemble plusieurs dizaines de milliers de personnes autour du glacier de Colque Punku à 5 000 mètres d'altitude. Fondé sur le culte ancestral des esprits présents dans les glaciers, il réunit la foi chrétienne et des croyances remontant aux Incas. Immersion au sein du plus important pèlerinage des Andes.

Ils sont 50 000, 70 000, peut-être 100 000 à converger vers Mawayani, petite localité juchée à 4 050 mètres, sur la route qui traverse la cordillère de Vilcanota avant de plonger sur le Madre de Dios, l'Amazonie péruvienne. Nous sommes à 150 kilomètres à l'est de Cuzco, dans la province de Quispicanchi. La première impression en arrivant, c'est d'être au milieu de nulle part. Mais en y regardant de près, ce lieu n'a pas été choisi au hasard. Dominé au sud par le majestueux Nevado Ausangate (6 384 mètres), point culminant de la cordillère, le village est à huit kilomètres au sud du Sinakara, un cirque glaciaire vers lequel convergent trois glaciers dont le Colque Punku (5 400 mètres). Au temps des Incas, l'endroit était un carrefour où se rencontraient les peuples venus de la *selva*, la forêt, à l'est, ceux des riches vallées de l'Urubamba et de Cuzco au nord et à l'ouest – le « nombril » de l'Empire –, et les communautés aymaras vivant au sud sur les bords du lac Titicaca et aux confins de l'Altiplano. Un lieu à la croisée des quatre provinces du Tahuantinsuyo, l'Empire inca. Depuis Mawayani, les pèlerins gagnent à pied le sanctuaire du Sinakara à 4 800 mètres en faisant plusieurs haltes. Une, rituelle, au pied de la Cruz Pata qui marque l'entrée au site cérémoniel, puis d'autres dans les nombreuses échoppes qui jalonnent le chemin afin de faire le plein de provisions pour les jours suivants.

Trois jours de folie

Une grande ferveur se lit sur ces pèlerins venus des contrées voisines, mais aussi de très loin, d'Arequipa, de la côte pacifique et même du nord de l'Argentine. Ils viennent avec de quoi passer trois jours sur ce haut lieu inhospitalier pendant l'un des mois les plus froids de l'année avec des températures qui descendent la nuit à -10 °C. Ils sont là avec leur tente, souvent une simple toile de plastique, leurs réchauds, des provisions et leurs petits sacs remplis de feuilles de coca. Les banderoles indiquent leur provenance, ce sont leur carte de visite. Beaucoup portent le costume traditionnel de leur communauté, leur *nación*, les instruments de musique en bandoulière, *quenas* (flûtes droites en roseau), *zampoñas* (flûtes de pan) et *tarkas* (flûtes longues à section carrée), ainsi que toutes sortes de tambours et percussions. Ils ont avec eux les offrandes votives qu'ils feront aux esprits des lieux au cours des arrêts rituels de leur marche vers le glacier, comme les *alacitas,* ces objets en miniature représentant les biens qu'ils vont demander pour la nouvelle année : maisons, voitures, camions, boutiques, enfants (poupées de chiffon), lamas, etc. La visite au sanctuaire, la chapelle posée sur l'un des rares replats du secteur, est le premier acte à accomplir avant de chercher un endroit pour camper. Ils y reviendront le dernier jour dans l'interminable procession finale pour recevoir la bénédiction des prêtres officiants.

Pendant trois jours et trois nuits, sans interruption, groupés par *naciones,* ils vont défiler, danser, en s'étirant en longues files autour du sanctuaire et le long des sentiers qui montent au glacier au son de la musique de leur *banda* et au rythme monotone de leurs pieds frappant le sol, soulevant des nuages de poussière au milieu desquels ils disparaissent et apparaissent comme des fantômes. D'autres, à l'écart de la foule, à genoux et prosternés en direction du glacier, ont construit de petits monticules de pierres, comme des autels sur lesquels ils allument des bougies, se recueillent et font leurs offrandes. ☞

Danseurs Qhapaq Qullas, bonnets blancs, peau d'alpaga, avec leur offrande votive.

Wayri Ch'unchus, un genou à terre et le bâton à la main, célébrant le lever du soleil.

☞ Une énergie communicative

Pas question de dormir quelques heures la nuit pour récupérer, pendant trois jours c'est un bourdonnement incessant ! De cette chorégraphie improvisée, mais toujours ordonnée, réglée par des acteurs invisibles, se dégage une formidable énergie au point qu'il est difficile d'en être le simple spectateur. Comme le disait un fidèle, *« c'est cette énergie collective qui rend possible les grands miracles »*. La prophétie andine dit qu'un jour cette énergie fera revenir l'Inca : *« Depuis le Qoyllur Rit'i, il marchera en procession vers Cuzco en suivant les sentiers des ancêtres. »*
Paroxysme de la fête, moment le plus solennel, après la nuit de pleine lune, alors que pointent les premiers rayons du soleil, des milliers de pèlerins célèbrent la montée de l'astre au-dessus de l'horizon, un genou à terre et en se prosternant en signe de respect, certains levant les bras dans sa direction, le tout dans un brouhaha d'acclamation allant crescendo.

Qui sont les pèlerins ?

Les pèlerins sont le plus souvent de simples paysans, éleveurs et cultivateurs pauvres originaires des communautés perdues dans la montagne et vivant chichement de leurs terres ingrates. Mais il y a aussi des commerçants assez fortunés, des entrepreneurs qui ont réussi, des métis d'origine urbaine fascinés par cette tradition dans laquelle ils ont baigné depuis l'enfance. Certains endossent la foi catholique, pour d'autres, elle n'est qu'un vernis superficiel qui cohabite très bien avec les croyances animistes ; il y en a aussi qui ne jurent que par la Bible, comme les membres de groupes évangéliques récemment convertis, mais toujours fidèles au pèlerinage. Il y en a enfin qui refusent la tradition chrétienne, comme ceux de la communauté de Paucartambo, et qui ont l'habitude de quitter la fête avant la bénédiction finale. Au milieu de cette bigarrure, on repère les *naciones* originaires des terres basses, comme les Ch'unchus qui représentent le monde sauvage des Yungas, versants amazoniens couverts de jungle et baignés de nuages : ils portent un masque couleur chair, leur tête est ceinte d'une couronne de plumes de perroquets et ils se dandinent dans tous les sens en agitant un mouchoir blanc.
On devine aussi les Qhapaq Qullas, danseurs représentant les pasteurs de langue aymara de l'Altiplano qui sont « plus civilisés », souvent métis, portant un masque tricoté, un chapeau, une écharpe tissée et une peau d'alpaga. Ainsi, la fête rapproche des peuples d'horizons différents, ceux de la forêt et ceux de la cordillère, rappelant de façon ritualisée l'alliance qu'ils avaient scellée au temps de l'empire sous domination inca.

La tradition chrétienne

L'histoire raconte que dans les années 1780, un jeune berger nommé Mariano, gardant son troupeau de lamas sur les hauteurs de Mawayani où il vivait avec ses parents, rencontre un jour un jeune enfant de son âge, blanc et vêtu de vêtements semblables à ceux qui habillent les statues des saints dans les églises. Au fil des jours se noue entre les deux garçons une relation amicale, mais trouvant curieuse la façon dont il est vêtu et la lumière qui émane de sa personne, Marianito en parle à son père, qui constate que depuis cette rencontre, les lamas de son troupeau se sont multipliés. La nouvelle parvient aux oreilles de l'évêque de Cuzco qui dépêche sur place un émissaire. À la vue de celui-ci, l'enfant se réfugie au pied d'une grosse pierre, puis soudain se transforme en image du Christ en croix. Voyant son ami ensanglanté cloué sur la croix, le petit Mariano meurt terrassé de chagrin et il est enterré au pied de la pierre qui deviendra sacrée. Celle-ci est conservée dans la chapelle dédiée au Qoyllur Rit'i, en langue quechua « le Seigneur de l'Étoile de Neige ». C'est le centre du pèlerinage. Selon cette tradition, le pèlerinage coïncide avec la fête chrétienne du *Corpus Christi* qui culmine le mardi du cinquante-huitième jour suivant la fête de Pâques.

Les Ukukus parviennent sur le glacier, où ils vont planter la croix et introniser de nouveaux membres.

La tradition inca du Taytacha Qoyllur Rit'i

Le culte rendu au Taytacha Qoyllur Rit'i depuis les Incas raconte une tout autre histoire. La cérémonie tombe au mois de juin alors que, selon le calendrier astronomique, les Pléiades réapparaissent dans le ciel. Les Pléiades sont un amas d'étoiles situées dans la constellation du Taureau qui, dans l'hémisphère sud, disparaissent fin avril et réapparaissent fin juin lors du solstice d'hiver. Ce moment particulier marque le passage à la nouvelle année, et c'est l'occasion pour les peuples andins de remercier les esprits pour les récoltes de l'année écoulée, et de demander que le nouveau cycle agricole leur soit favorable. La disparition des Pléiades ouvre une période d'incertitude, voire de chaos, durant laquelle l'invocation des divinités devient nécessaire pour rétablir l'ordre des choses. Dans la cosmogonie inca, les dieux (les « Apus ») s'incarnent dans les hauts sommets et les glaciers de la cordillère, et c'est la raison pour laquelle ils font l'objet d'un culte. À l'Apu Colque Punku, on demande de conjurer les maux et de soigner les maladies. Aussi, les eaux qui sortent du glacier sont-elles sacrées et ont des vertus curatives. Au temps de la colonie, l'Église catholique, soucieuse d'extirper cette forme d'idolâtrie, tenta de s'approprier le rituel en l'intégrant à ses croyances. Cette « récupération » s'est produite dans les années 1780, une période de troubles politiques marquée par la grande rébellion des peuples soumis dirigée par le chef indien Tupac Amaru II qui faillit faire vaciller le pouvoir espagnol.

Les Ukukus, les « ours » qui parlent aux glaciers…

Sans doute les plus étranges ! *Ukuku*, « ours » en quechua, désigne l'espèce d'ours à lunettes *(Ursus Ornatus)* qui vit à la limite supérieure de la forêt amazonienne jusqu'aux territoires des glaciers. Les Ukukus jouent un rôle central dans les cérémonies qui se déroulent sur le glacier. Vêtus d'une ample tunique noire ☞

☞ en poils d'alpaga à bandes colorées, ils sont assimilés aux ursidés. Dans la mythologie andine, l'ours représente un personnage intermédiaire entre les dieux et les hommes. Ce sont souvent de jeunes garçons à peine entrés dans l'âge adulte à l'allure androgyne par les cris aigus qu'ils poussent pour communiquer entre eux. À une époque, les Ukukus étaient les seuls à être autorisés à fouler des pieds le glacier. Le Qoyllur Rit'i est pour ceux qui intègrent la confrérie l'occasion d'un rituel initiatique : lors d'une cérémonie, on les voit couchés à même la glace, se faire adouber par leurs pairs en recevant de violents coups de fouet. Comme le veut la tradition, ils extraient la glace en la percutant avec de grosses pierres pour la descendre ensuite en procession comme cadeau de l'Apu à leur communauté

Des glaciers à la peine

Les travaux glaciologiques menés conjointement depuis plusieurs décennies par l'IRD et le CNRS avec leurs partenaires andins sur les glaciers de Bolivie, du Pérou et d'Équateur, montrent qu'ils ont perdu 40 % à 70 % de leur masse depuis la fin du petit âge glaciaire (1870 environ). Le rythme de ce recul s'est fortement accéléré depuis les années 1980 et de nombreux glaciers à moins de 5500 m ont déjà disparu. Beaucoup de ceux qui subsistent seront rayés de la carte d'ici 2050, à l'exception des plus hauts qui culminent à 6000 m et plus. Un tel retrait glaciaire, lié comme dans les autres montagnes du monde au réchauffement climatique, pose de nombreux problèmes pour l'environnement. En effet, surtout au Pérou et en Bolivie, la situation pourrait devenir critique, car avec une saison sèche qui dure de cinq à six mois, la fonte des glaciers assure l'essentiel du débit des cours d'eau en cette période de l'année. Les glaces pourvoient aussi à la ressource en saison des pluies dès lors que ces dernières sont déficitaires, ce qui se produit une année sur cinq – le plus souvent les années marquées dans le Pacifique par le phénomène El Niño.

L'immense foule s'apprête à traverser la chapelle du Qoyllur Rit'i pour recevoir la bénédiction finale.

À gauche, groupe de danseurs rejoignant le sanctuaire du Qoyllur Rit'i sous la conduite d'un Ukuku, fouet à la main…

pour la purifier, en chasser les mauvais esprits et les âmes des condamnés rôdant tout autour. Il est arrivé qu'en marchant sur le glacier l'un d'eux tombe dans une crevasse. Si on ne pouvait l'en extraire et que mort s'ensuivait, la mort d'un Ukuku était considérée comme un sacrifice à l'Apu. Cette ritualisation de la mort rappelle la « capacocha », ces sacrifices humains (surtout des enfants) qui étaient pratiqués au temps des Incas sur les hauts sommets de la cordillère pour en faire don aux glaciers comme offrandes propitiatoires. En vertu du prestige qu'ils tirent de leur proximité avec l'Apu, les Ukukus ont autorité de police et assurent le service d'ordre tout au long du pèlerinage, ce qu'ils font en faisant claquer vigoureusement leur fouet…

Le recul des dieux

Depuis la croix qui domine le sanctuaire, un vieil homme aux allures de chamane montre, en tendant le bras, les étapes du recul du Colque Punku dont il a été témoin depuis les années 1970. D'autres disent leur inquiétude de voir d'ici quelques années le glacier s'en aller, car *« al irse la nieve se va también el Señor » (« si le glacier s'en va, le Seigneur s'en ira aussi »)*. Déjà, les Ukukus ont interdit en 2006 l'extraction de la glace, car *« le glacier étant malade, mieux vaut ne pas aggraver son état »*. Cela n'empêche pas des pèlerins d'aller grappiller quelques glaçons en cachette… Une question affleure alors : que va devenir le monde de la cordillère sans ses dieux ? ❖

Sur les origines du pèlerinage

Ceruti, M. C., 2007. *Qoyllur Riti : etnografía de un peregrinaje ritual de raíz incaica por las altas montañas del sur de Perú.* Scripta Ethnologica, vol. XXIX.

Cometti, G. et autres, 2020. *Le pèlerinage des Q'eros (Cuzco, Pérou) au sanctuaire du Seigneur de Quyllurit'i. Une ethnographie itinérante de la connexion entre humains, lieux sacrés et divinités.* América Crítica, 4 (1).

Randall, R., 1982. *Qoyllur Rit'i, an inca fiesta of the Pleiades: reflections on time and space in the Andean world.* Bulletin de l'Institut Français d'Études Andines, XI, 1-2.